

Corpus autour de l'absurde

Texte 1 Albert Camus, *Caligula*, 1944, acte IV, scène 14.

Caligula, empereur romain dément et sanguinaire, est assassiné en 41 après Jésus-Christ par une conjuration formée par les chefs de la noblesse et du sénat. Hélicon est son fidèle confident.

Cet extrait est le dénouement.

Il tourne sur lui-même, hagard, va vers le miroir.

Caligula (des bruits d'armes) [...] C'est l'innocence qui prépare son triomphe. Que ne suis-je à leur place ! J'ai peur. Quel dégoût, après avoir méprisé les autres, de se sentir la même lâcheté dans l'âme. Mais cela ne fait rien. La peur non plus ne dure pas. Je vais retrouver ce grand vide où le cœur s'apaise.

Il recule un peu, revient vers le miroir. Il semble plus calme. Il recommence à parler, mais d'une voix plus basse et plus concentrée.

Tout a l'air si compliqué. Tout est si simple pourtant. Si j'avais eu la lune, si l'amour suffisait, tout serait changé. Mais où étancher cette soif ? Quel cœur, quel dieu aurait pour moi la profondeur d'un lac ? (*S'agenouillant et pleurant.*) Rien dans ce monde, ni dans l'autre, qui soit à ma mesure. Je sais pourtant, et tu le sais aussi (*il tend les mains vers le miroir en pleurant*), qu'il suffirait que l'impossible soit. L'impossible ! Je l'ai cherché aux limites du monde, aux confins de moi-même. J'ai tendu mes mains, (*criant :*) je tends mes mains et c'est toi que je rencontre, toujours toi en face de moi, et je suis pour toi plein de haine. Je n'ai pas pris la voie qu'il fallait, je n'aboutis à rien. Ma liberté n'est pas la bonne. Hélicon ! Hélicon ! Rien ! Rien encore. Oh ! Cette nuit est lourde ! Hélicon ne viendra pas : nous serons coupables à jamais ! Cette nuit est lourde comme la douleur humaine.

Des bruits d'armes et des chuchotements s'entendent en coulisse.

Hélicon (surgissant au fond) : Garde-toi, Caius ! Garde-toi !

Une main invisible poignarde Hélicon. Caligula se relève, prend un siège bas dans la main et approche du miroir en soufflant. Il s'observe, simule un bond en avant et, devant le mouvement symétrique de son double dans la glace, lance son siège à toute volée en hurlant :

Caligula : À l'histoire, Caligula, à l'histoire.

Le miroir se brise et, dans le même moment, par toutes les issues, entrent les conjurés en armes. Caligula leur fait face avec un rire fou. Le vieux patricien le frappe dans le dos, Chéréa en pleine figure. Le rire de Caligula se transforme en hoquets. Tous frappent. Dans un dernier hoquet, Caligula, riant et râlant hurle :

Je suis encore vivant !

Rideau

Albert Camus, *Caligula*, 1944, acte IV, scène 14.

Texte 2 Eugène Ionesco, *Le roi se meurt*, 1962.

Le roi Bérenger I^{er} vient d'apprendre de sa première femme, Marguerite, et de son médecin qu'il va mourir, il n'arrive pas à accepter cette idée.

Le roi : Le peuple est-il au courant ? L'avez-vous averti ? Je veux que tout le monde sache que le Roi va mourir. (*Il se précipite vers la fenêtre, l'ouvre dans un grand effort car il boite un peu plus.*) Braves gens, je vais mourir. Écoutez-moi, votre Roi va mourir.

Marguerite (au Médecin) : Il ne faut pas qu'on entende. Empêchez-le de crier.

Le roi : Ne touchez pas au Roi. Je veux que tout le monde sache que je vais mourir. (*Il crie.*)

Le médecin : C'est un scandale.

Le roi : Peuple, je dois mourir.

Marguerite : Ce n'est plus un roi, c'est un porc qu'on égorge.

Marie : Ce n'est qu'un roi, ce n'est qu'un homme.

Le médecin : Majesté, songez à la mort de Louis XIV, à celle de Philippe II, à celle de Charles Quint qui a dormi vingt ans dans son cercueil. Le devoir de Votre Majesté est de mourir dignement.

Le roi : Mourir dignement ? (*À la fenêtre.*) Au secours ! Votre Roi va mourir.

Marie : Pauvre Roi, mon pauvre Roi.

Juliette : Cela ne sert à rien de crier. (*On entend un faible écho dans le lointain : « Le Roi va mourir ! »*)

Le roi : Vous entendez ?

Marie : Moi j'entends, j'entends.

Le roi : On me répond, on va peut-être me sauver.

Juliette : Il n'y a personne. (*On entend l'écho : « Au secours ! »*)

Le médecin : Ce n'est rien d'autre que l'écho qui répond avec retardement.

Marguerite : Le retardement habituel dans ce royaume où tout fonctionne si mal.

Le roi (*quittant la fenêtre.*) : Ce n'est pas possible. (*Revenant à la fenêtre.*) J'ai peur. Ce n'est pas possible.

Marguerite : Il s'imagine qu'il est le premier à mourir.

Marie : Tout le monde est le premier à mourir.

Eugène Ionesco, *Le roi se meurt*, 1962.

Texte 3 : <u>L'Etranger</u> de Camus ; Incipit : « Aujourd'hui, maman est morte ... pour n'avoir plus à parler. »
--

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile: "Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués." Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit: "Ce n'est pas de ma faute." Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit: «On n'a qu'une mère.» Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit «oui» pour n'avoir plus à parler.

Annexe : Eugène Ionesco, <i>Notes et contre-notes</i>, « Expérience du théâtre », 1966.
--

Lorsque Richard II meurt, c'est bien à la mort de ce que j'ai de plus cher que j'assiste ; c'est moi-même qui meurs avec Richard II. Richard II me fait prendre une conscience aiguë de la vérité éternelle que nous oublions à travers les histoires, cette vérité à laquelle nous ne pensons pas et qui est simple et infiniment banale : je meurs, tu meurs, il meurt. Ainsi, ce n'est pas de l'histoire, en fin de compte, que fait Shakespeare, bien qu'il se serve de l'histoire ; ce n'est pas de l'histoire, mais il me présente *mon* histoire, *notre* histoire, *ma* vérité au-delà des temps, à travers un temps allant au-delà du temps, rejoignant une vérité universelle, impitoyable.

En fait, le chef-d'œuvre théâtral a un caractère supérieurement exemplaire : il me renvoie mon image, il est miroir.

Eugène Ionesco, *Notes et contre-notes*, « Expérience du théâtre », 1966.